

Sur le chantier-école de

La campagne menée ce printemps par l'Unité d'archéologie classique sur le site de Pompéi a permis à quinze étudiants de se familiariser avec la pratique de leur futur métier. Reportage.

ACCROUPIS, le dos cassé en deux et les épaules rougies par le soleil, chacun s'affaire sur le carré de terre qui lui a été attribué. Au milieu du chant des oiseaux, seul le raclement léger des truelles et quelques coups de pioches viennent troubler le silence. Au sein de cette troupe laborieuse, personne n'a le moindre regard pour la colonne de touristes qui affluent en continu par la porte principale du site antique de Pompéi, à moins de cinquante mètres de là.

C'est que, sur le chantier-école de l'Unité d'archéologie classique, le temps est compté et le travail pénible. L'équipe du professeur Descœudres ne dispose en effet que de cinq semaines en tout et pour tout pour mener ses travaux à bien. Et la feuille de route est plutôt fournie. En plus des investigations autour d'un mur très énigmatique — objet principal de la campagne — chaque découverte annexe apporte en effet son lot de questions complémentaires. Sans compter l'encadrement des

ouvriers engagés pour le gros œuvre, la supervision des étudiants qui, pour la plupart, n'ont encore que peu d'expérience du terrain, les inévitables questions d'intendance et les détails administratifs.

Cette année, les heureux élus sont au nombre de quinze. Treize étudiants en archéologie et deux élèves en topographie de l'École d'ingénieurs de Genève, tous recrutés pour une durée de trois semaines. Pour les chapeauter, le professeur Descœudres, et son assistant, Alain-Christian Hernandez, à qui il revient de gérer le quotidien : de la direction du chantier à l'acheminement des croissants pour la pause matinale. Tout ce petit monde forme une société qui respire la convivialité et à l'intérieur de laquelle les nouveaux venus comme les « anciens » semblent très bien s'accommoder de la vie en communauté. Les conditions, il est vrai, ne sont pas loin d'être idéales. En plus de se retrouver sur un site qui représente La Mecque de l'archéologie romaine, ces engagés volontaires bénéficient de quatre appartements plutôt spacieux et équipés d'une cuisine. Le détail, qui permet de partager apéritifs, repas et soirées, n'est pas sans importance dans une ville offrant peu de motifs de distractions, tant sur le plan gastronomique que culturel. Pas grand monde pourtant

la précision des gestes, avance Damien, seul élève de première année de la troupe. On fait beaucoup d'histoire de l'art durant notre cursus. En séminaire, on voit défiler énormément d'objets magnifiques, mais se retrouver les fesses dans le sable à gratter avec une truelle, c'est absolument incomparable. »
« Je pense que nous avons tous conscience d'être des privilégiés, complète Nadia. Dans cette branche, il est très difficile d'exercer sa pratique. Pouvoir fouiller à Pompéi c'est une opportunité formidable pour progresser. Une fouille, c'est surtout une question de sensibilité, de toucher. Ici, on s'habitue à prendre des décisions, à "lire" un peu mieux la terre. Et puis il règne entre nous une solidarité qui n'est pas feinte : un vrai esprit d'équipe. »



Pour ces apprentis-archéologues, l'opportunité semble d'autant plus intéressante que l'exercice n'a rien de factice. Située à la périphérie du site antique, à quelques encablures de la Porta Marina, la zone fouillée par l'équipe genevoise fait partie d'un territoire encore largement inexploré par les archéologues. Comme dans les deux cinquièmes de la ville non dégagés, les chercheurs sont ici en « terra incognita ». Le périmètre, un valon herbeux bordé de cyprès qui voisine les thermes suburbains, est pourtant loin d'être un désert. Depuis 1998, date du premier sondage du professeur Descœudres sur ce terrain, les trouvailles abondent. Outre une multitude de fragments de terre cuite, de verre ou de métal, des ossements, des parties de sol et de murs ont également été mis à jour. Mais ce qui attire le plus la curiosité de l'équipe, c'est la fonction d'un long mur dont on a longtemps pensé qu'il appartenait au port de la cité antique. Une hypothèse à laquelle Jean-Paul Descœudres accorde fort peu de crédit.



pour se plaindre des murs lépreux ou des restaurants décrépis de la Pompéi moderne. Malgré des horaires plutôt matinaux (lever à 6 heures 30 six jours sur sept), c'est au contraire une belle unanimité qui se fait jour lorsqu'il s'agit de vanter les mérites de l'opération.

« LES FESSES DANS LE SABLE »

« J'avais déjà fouillé hors du cadre académique, mais ici, j'ai appris une foule de choses sur la rigueur et



Pompéi

MAIGRES INDICES

« C'est tout à fait impossible, insiste-t-il. D'abord parce qu'on sait aujourd'hui que ce supposé " mur de quai " se dressait à plus de quinze mètres au-dessus du niveau de la mer. Ensuite parce que la structure de cette construction et en particulier la façon dont



sont insérés les éléments censés servir à l'amarrage n'auraient jamais pu résister au poids d'un navire. Le problème, maintenant, c'est d'arriver à comprendre à quoi une structure aussi importante pouvait bien servir. Ces divers éléments avaient-ils un lien entre eux, faisaient-ils partie d'un système plus vaste? Pour l'instant, la question reste entière. »

Et la tâche ne sera pas aisée car les indices sont maigres et les récentes découvertes de l'équipe genevoise n'ont fait que rendre la question plus complexe. C'est par exemple le cas d'une mystérieuse dalle de calcaire retrouvée quelques mètres en surplomb, de traces d'habitation (sol et restes de murs) ainsi que d'un imposant canal situé, lui, en contrebas du fameux « mur de quai » et dont on sait qu'il était encore ouvert lorsque le Vésuve a enseveli la ville. Bref, les scientifiques s'adonnent à un passionnant jeu de piste qui attise les curiosités autour du chantier-école. On peut d'ailleurs facilement mesurer l'intérêt que suscitent ces recherches à la qualité des visiteurs qui fréquentent les lieux. En quelques jours – et parfois bien malgré eux – les protégés de Jean-Paul Descœudres ont ainsi vu défiler sur leur terrain un philosophe, un professeur venu de Naples, le directeur des fouilles de Pompéi et le surintendant général du site, qui pour l'occasion s'était fait accompagner d'une solide équipe de la télévision italienne.

VINCENT MONNET, Pompéi



Situé à la périphérie de l'antique Pompéi, le chantier de l'Unité d'archéologie classique se trouve dans une zone encore jamais fouillée.

Le long sommeil d'une cité ensevelie

► **25 août 79** : Après une violente éruption du Vésuve et une pluie de pierres de plus de 24 heures, les « nuées ardentes » – un souffle d'une centaine de degrés qui se déplace à plus de cent kilomètres à l'heure – rasant la cité à hauteur du 1^{er} étage des bâtiments. L'ensemble de Pompéi, y compris de nombreux habitants, se trouve enseveli sous plusieurs mètres de déchets volcaniques.

► **1594-1600** : A la demande du roi de Naples, qui souhaite une amenée d'eau pour sa résidence de Torre Annunziata, l'ingénieur tessinois Domenico Fontana, creuse un canal sur le site. Sans réaliser que la ville antique se trouve sous ses pieds, il extrait une foule de matériel insolite : des pierres, du marbre, de la céramique, des fragments de sculpture... Quarante ans plus tard, lorsque ces découvertes sont publiées, on pensera avoir redécouvert Stabies, cité qui se trouve en fait de l'autre côté de la plaine, à dix kilomètres de là.

► **1738** : C'est en extrayant du marbre à partir d'un puits situé à la verticale du théâtre d'Herculaneum qu'un aristocrate napolitain fera involontairement ressurgir Pompéi. Après une dizaine d'années, le filon que celui-ci exploite s'épuise. En recherchant d'autres sources, il met la main sur le rapport évoquant les travaux effectués deux siècles plus tôt, ce qui le pousse à investiguer plus avant. Après quelques sondages, il devient évident que la région abrite

Références :

► pour Pompéi en général : JEAN-PAUL DESCŒUDRES : *Pompéi Revisited. The Life and Death of a Roman Town* (Sydney, Meditarch 1994, 183 pp.)

► pour la fouille genevoise : JEAN-PAUL DESCŒUDRES, « The so-called Quay Wall North-west of Pompeii's Porta Marina », *Rivista di Studi Pompeiani* 9, 1998 (2000) pp. 166-73.

► ALAIN-CHRISTIAN HERNANDEZ : « Pompéi extra muros, la première campagne de fouilles », *Actes du Congrès Nuove ricerche sull'area vesuviana*, Rome 2002 (à paraître).

un site archéologique important. Les fouilles commencent en 1748, mais jusqu'à la découverte, en 1763, d'une inscription faisant mention explicite de Pompéi, on pense toujours se trouver à Stabies.

► **1860** : Grand ami de Garibaldi, Alexandre Dumas devient le premier directeur du site de Pompéi. Mais c'est son successeur, Giuseppe Fiorelli, qui entre dans l'histoire. C'est en effet à lui que l'on doit le plan actuel de la cité antique, mais aussi l'idée de mouler les nombreuses et mystérieuses cavités régulièrement rencontrées par les fouilleurs. Un procédé qui a permis de mettre à jour les fameuses « statues de pierre » qui ont fait la notoriété de Pompéi, mais aussi des restes de meubles, de repas ou des outils. A la même époque, la loi napoléonienne protégeant le site dans une enceinte de dix kilomètres est abrogée. Des personnes privées sont autorisées à fouiller dans le périmètre. Dans le cas de découvertes importantes – comme la Villa des Mystères –, l'Etat italien prend la relève, mais des dizaines de sites mineurs sont exploités sans contrôle scientifique. Des bijoux, comme les peintures et le mobilier trouvés dans la Villa de Fannius Synistor à Boscoreale, dont le décor pariétal appartient aujourd'hui en grande partie au Metropolitan Museum, sont tout simplement vendus aux enchères.

VM •